

rement ceux de plusieurs sages de l'ancienne Grèce; il ne craint pas d'y joindre les brahmanes de l'Inde, les mages de l'Asie, les Curètes mêmes de la fable¹; et s'il ne remonte pas à Men ou Ménès, premier roi d'Égypte, antérieur de trois mille ans, dit-il, à Zoroastre, c'est que, par exception, au lieu d'admirer sa doctrine à titre d'antiquité, il la condamne, et même en termes assez durs².

Mais Gennadius, dans sa lettre à Joseph l'Exarque,

roastre, travail antérieur selon nous à sa déclaration de guerre contre Aristote et auquel nous avons déjà fait allusion page VII, note 4, a été imprimé avec celui de Psellus (probablement Psellus l'ancien) sur le même sujet, à la suite de ces mêmes oracles, dans l'édition qu'en a donnée Opsopœus, Paris, 1599, et qui se trouve ordinairement à la suite des Sibylles du même éditeur. Si l'on rencontre ça et là dans le commentaire de Psellus quelques opinions hétérodoxes empruntées à ses études néo-platoniciennes, on remarque à chaque page dans celui de Pléthon des indices bien reconnaissables de ses fausses idées théologiques, notamment sur la hiérarchie des êtres, sur le second démiurge, sur les divers modes de création, sur les destinées de l'âme humaine, sur les rapports de la philosophie de Zoroastre avec celle de Platon, etc. Voir les extraits que nous en donnons à la fin de ce volume, pag. 274 et suiv., avec les rapprochements indiqués en note.

1. Voir le Traité des Lois, liv. I, ch. 2, et l'Epinomis à la fin du livre III. Les mêmes noms et les mêmes idées reviennent, à propos d'une autre discussion, dans la réplique au plaidoyer de Gennadius pour Aristote, pag. 59 de l'édition de M. W. Gass, page 297 de notre Appendice.

2. Mêmes ouvrages et mêmes passages. Les manuscrits de Pléthon donnent partout à ce législateur des Égyptiens le nom de Μίν, gén. Μινός, ce qui pourrait faire croire, faute d'attention, qu'il s'agit du législateur des Crétois et ce qui a en effet trompé M. Hardt dans sa traduction latine. Il ne faut attribuer qu'à l'iotacisme des copistes cette forme extraordinaire du nom égyptien; sa vraie forme grecque est Μήν, gén. Μηνός, dans Hérodote, II, § 4 et 99, passages que Pléthon avait certainement dans l'esprit.

réduit ces prétentions à leur juste valeur : « Ce Zoroas-
 tre, dit-il ¹, et tant d'autres dont tu invoques les noms,
 Minos, Eumolpe, Polyide, Tirésias, tu n'as pu voir
 leurs livres, ni leur emprunter leur doctrine. Le peu
 que nous savons d'eux, tu as pu seulement l'appren-
 dre, comme tout le monde, soit par les témoignages
 d'écrivains beaucoup plus récents, soit par les faux
 ouvrages publiés sous leurs noms. Mais après eux,
 et par-dessus tous, ton maître, c'est Proclus, dont tu
 as glané les idées éparses dans ses longs et nombreux
 ouvrages; car tu cites bien à l'appui de tes opinions
 Plutarque, Plotin, Jamblique, Porphyre; mais Pro-
 clus, dont tu t'es le plus servi, tu ne le nommes pas
 une seule fois, sans doute pour n'avoir pas à parta-
 ger avec lui la gloire de tes inventions: vaine pré-
 caution, s'il est encore des hommes qui aient lu
 Proclus, qui aient compris et condamné sa doctrine,
 et si ces hommes voient et reconnaissent la source
 de tes erreurs ². »

1. Pag. 423 de notre édition.

2. Proclus, en effet, dans sa *Théologie de Platon* et dans son *Institution théologique*, maissurtout dans le premier de ces deux ouvrages, dont l'autre n'est guère qu'une répétition fort diffuse, présente des rapports frappants avec la théodicée et la théogonie de Pléthon: les détails diffèrent, mais il y a une proche parenté d'idées. Citons, pour exemples, cette unité première, Dieu par excellence, qui se ramifie en unités secondaires, formant un réseau de trinités entrelacées (*Théol.* III, ch. 1, sqq.); cette progression descendante d'êtres subordonnés les uns aux autres et partagés en cinq ordres: l'être proprement dit, la vie, l'intelligence, l'âme, le corps (même livre, ch. 6); ces deux divinités principales, ou plutôt ces deux modes d'essence d'une seule divinité, Jupiter et Vesta (dans Pléthon ce serait Neptune et Junon), présidant à trois triades de dieux, et les reliant ensemble à peu près dans cet ordre (ch. 22):

Jupiter, en dehors et au-dessus de tous les autres;

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce que Pléthon emprunta surtout aux néo-Platoniciens, ce fut l'orgueilleuse présomption d'une secte qui s'annonça comme devant rebâtir de fond en comble, sur les plans de son ancien maître, l'édifice de la connaissance humaine, et qui, sans faire apport à la science d'une seule donnée positive, prétendit dominer toutes les philosophies et toutes les religions. Ce qu'il leur emprunta encore, ce fut ce recours continuels aux emblèmes pour déguiser le vague des idées, ce goût ou plutôt ce besoin d'allégories qui aboutit chez eux tantôt aux absurdités du mysticisme, tantôt aux extravagances de la démonologie et de la théurgie. Ce fut enfin la haine du christianisme, caractère dominant de cette école. En effet, nous la voyons s'allier, dès sa naissance, avec le paganisme où elle trouvait plus de complaisance pour les systèmes et une plus grande flexibilité de dogmes.

Cérès, Junon, Diane ;

Vesta (unissant la 2^e triade à la 1^e), Minerve, Mars ;

Mercuré (unissant la 3^e triade à la 2^e), Vénus, Apollon ;

Au-dessus de ces neuf grands Dieux, la Nécessité et les Parques, ses filles, ch. 23 ; au-dessous, les Curètes ou Corybantes, ch. 13, les Démones ou Génies, ch. 16 ; et au-dessous encore, les âmes, et enfin les corps, ch. 6.

Toute cette hiérarchie, très-embrouillée dans Proclus, ressemble certainement à celle de Pléthon, qui, malgré de nombreuses différences, n'en est qu'une imitation un peu moins subtile et moins confuse. Gennadius a donc raison de s'étonner que le nom de Proclus ne soit pas cité une seule fois par son imitateur dans le *Traité des Lois*, où ses idées ont été mises si largement à contribution. Mais pour être juste, il faut ajouter qu'on le trouve cité plusieurs fois avec éloge dans d'autres ouvrages du même auteur, notamment dans sa correspondance philosophique avec Bessarion, extr. d'Orelli, pag. 236, et aussi dans sa réplique à Gennadius au sujet d'Aristote, pag. 55, éd. Gass.

Elle encouragea la persécution sous les derniers empereurs païens, triompha un moment sous Julien, et continua ses sourdes attaques jusqu'au temps de Justinien qui les fit cesser, malheureusement par des mesures de rigueur. Elle s'éteignit alors dans l'exil ou dans le silence. Au moyen âge, le seul qui remua ses cendres, Psellus l'Ancien fut obligé, dit-on, de composer un poëme pour se justifier du reproche de paganisme ¹. Elle renaît au quinzième siècle avec Pléthon, et nous voyons sous quelle forme. Cette fois, elle n'essaja plus de se déguiser : c'est la restauration du polythéisme ; ce sont les anciens Dieux avec leurs noms et leurs attributs, affublés seulement du manteau d'une philosophie qu'on croyait morte, venant redemander leurs temples, leurs autels et leur culte.

Quelle que fût, au reste, l'influence du nom et du talent de Pléthon, il n'est pas probable que son paganisme eût jamais fait beaucoup d'adeptes dans son pays. Nous savons, il est vrai, qu'il avait formé à Mizithra, de ses disciples les plus affidés, une société secrète. Michel Apostolius, dans une lettre que nous publions à la fin de ce volume, témoigne le désir d'en faire partie ². Un de ses grands admirateurs, Charitonyme ou Hermonyme, auteur d'une oraison funèbre en son honneur ³, se plaint de n'avoir pas été admis dans ce

1. Voir l'article de *Psellis*, § 11, dans la Biblioth. gr. de Fabricius, tom. X, pag. 41, éd. Harl.

2. A la fin de ce volume, pag. 370, suiv. Ce même Apostolius, dans deux lettres à Argyropule, *ibid.* p. 372, suiv., se montre un des croyants de la nouvelle Eglise. Est-ce qu'Argyropule, au moins pendant quelque temps, en aurait lui-même fait partie ?

3. A la fin de ce volume, p. 385, suiv. Il est remarquable que tout en avouant qu'il n'était pas admis à ces réunions, il ne laisse

cercle privilégié. Que se passait-il dans ces réunions ? Nous l'ignorons. Mais il est à croire que le maître y développait sa doctrine et y posait les fondements de sa réforme. Là, sans doute, on se dédommageait de la contrainte qu'imposaient extérieurement les conventions. On y parlait un singulier langage, si c'est à un souvenir de ses anciennes relations que Bessarion, le grand cardinal, empruntait cette expression au moins étrange d'une de ses lettres, où, en déplorant la mort de Pléthon, il le félicite d'être allé rejoindre les Dieux de l'Olympe et célébrer avec eux le chœur mystique d'Iacchus ¹. Mais enfin l'habileté pratique du maître, sa position sociale et les ménagements qu'elle lui imposait, durent pendant sa vie opposer de grands obstacles à la propagation de ses idées religieuses. Après sa mort, et surtout après l'occupation de Mizithra

pas d'en faire le plus grand éloge. A l'entendre, Pléthon seul attirait à Sparte le reste de savants que possédait encore la Grèce, réduite à peu près au Péloponèse. Après lui, que vont-ils devenir ? Ils se disperseront dans toutes les parties du globe, *ibid.* Et nous les voyons en effet, peu de temps après, se réfugier dans le reste de l'Europe, à Paris même, où Hermonyme de Sparte (sans doute l'auteur de cette oraison funèbre) porta l'un des premiers la connaissance et le goût du grec. Voir ci-dessus, pag. xxxix, not. 6.

1. A la fin de ce volume, pag. 404. Cette phrase, souvent citée et commentée, a fait beaucoup de tort à la mémoire de Bessarion. Il ne faut cependant pas s'en exagérer la portée. Le chœur d'Iacchus était la danse ou le chant des initiés aux mystères d'Eleusis, un des jours où ils sortaient du temple en procession solennelle; elle avait pris le nom d'Iacchus ou Bacchus, divinité mystique qu'on célébrait dans ces chants, et dont probablement le nom était répété à chaque refrain, comme celui de Pæan dans les hymnes en l'honneur d'Apollon. Le cardinal a donc voulu seulement exprimer que l'âme de Pléthon se réunirait dans le ciel à la troupe des bienheureux pour y célébrer éternellement les louanges de Dieu. C'est là, ce semble, la meilleure explication et celle à laquelle

par les Turcs, son école fut nécessairement fermée et dispersée¹. L'évangile même de cette petite secte ayant péri avant sa publication par l'arrêt de Genadius, elle n'eut plus d'étendard ni de point de ralliement. Sans cela, Pléthon aurait eu peut-être, comme de nos jours Saint-Simon, le rare honneur de donner son nom à une religion nouvelle.

Ses idées ne furent pourtant pas sans influence, du moins en Italie. Ce fut par l'inspiration de ses souvenirs, comme nous l'avons dit plus haut², que s'établit à Florence la plus ancienne de toutes les Académies, et d'abord sous la direction de Marsile Ficin. Les idées panthéistiques de l'école néo-platonicienne se font assez jour dans les écrits de ce dernier à travers l'obscurité mystique de son style pour qu'on puisse le regarder comme le disciple et le successeur immédiat de Pléthon³. Nous avons dit la passion des premiers

s'est arrêté Allatius, premier éditeur et traducteur de cette lettre. Voir dans ces expressions autre chose que des métaphores de mauvais goût, et surtout dans le nom d'Iacchus une allusion au saint nom du Rédempteur, ce serait prêter gratuitement à Bessarion une sorte de blasphème. Il n'en est pas moins vrai que, même dans le style mythologique dont la mode s'introduisait à cette époque, un tel abus de mots a quelque chose d'étrange et de blâmable sous la plume d'un prince de l'Église écrivant, dans une circonstance aussi grave, aux fils d'un homme dont il ne pouvait ignorer les idées païennes; il devait, après la mort de son ami, ou déplorer ouvertement ces idées, ou du moins éviter d'y faire allusion.

1. Charitonyme ou Hermonyme, dans son oraison funèbre de Pléthon, présentait et prédisait cette dispersion. Voir ci-dessus, pag. LXXXII, not. 3, et à la fin de ce volume, pag. 386, not. 3.

2. Voir ci-dessus, pag. XVII.

3. On se demande souvent en parcourant les œuvres de Ficin, si ce chanoine de Florence était chrétien, ou quel mélange bizarre

Médicis et de leur savant entourage pour les doctrines académiques qui apparaissaient alors pour la première fois aux hommes de la renaissance ¹. Toutefois, l'esprit philosophique se développa moins vite dans cette société fort peu sérieuse que l'élément païen favorisé par les études de la renaissance et par la corruption des mœurs. On voit ce dernier régner seul dans une autre espèce d'Académie ² qui se forma vers le même temps

s'était fait dans sa tête de deux théologies antipathiques et inconciliables. Il vécut pourtant tranquille et honoré dans sa patrie ; et s'il ne put éviter les attaques de quelques théologiens moins tolérants, leurs coups ne purent l'atteindre sous la protection des Médicis. Il revint, au reste, dans sa vieillesse, à des idées plus saines et plus conformes à son état. Il avait pu voir, mais non connaître Pléthon, étant né seulement en 1433, six ans avant le concile.

1. Voir ci-dessus, pag. xvii. Témoin encore la lettre de Cosme à Ficin, dans les œuvres de ce dernier, lib. 1, pag. 608, éd. de Bâle : « Contuli heri me in agrum Charegium, non agri, sed animi cœlendi gratia. Veni ad nos, Marsili, quàm primum. Fer tecum Platonis nostri librum de summo bono, quem te isthic arbitror jam e græca lingua in latinam, ut promiseras, transtulisse. Nihil enim ardentius cupio quam, quæ via commodius ad felicitatem ducat, cognoscere. Vale, et veni, non absque Orphica lyra. » Et enfin le récit des derniers moments de Cosme fait par Ficin, dans sa lettre à Laurent de Médicis, ibid. pag. 649 : « Denique Solonem philosophum imitatus, quum per omnem vitam vel in summis negotiis egregie philosophatus esset, illis tamen diebus quibus ex hac umbra migravit ad lucem, quam maxime philosophabatur. Itaque postquam Platonis librum de uno rerum principio ac de summo bono legimus, sicut tu nosti qui aderas, paulo post discessit, tanquam eo ipso bono quod disputatione gustaverat, re ipsa abunde jam potiturus. »

2. Sur cette première académie de Rome (si toutefois on peut donner ce nom à une association libre de savants, de gens de lettres et d'amateurs), voir les détails par Mich. Cannesio, dans sa Vie de Paul II, éd. du cardinal Quirini, pag. 78 et suiv. citée par Tiraboschi, tom. VI, pag. 108, sqq. éd. Modèn. Le pape Paul II, qui la

à Rome, sans caractère officiel, par les soins de Pomponius Lætus, un des hommes les plus savants et des esprits les plus aventureux de son temps, un véritable païen du quinzième siècle, qui se vantait devant les papes eux-mêmes de vouloir défaire l'œuvre du Christ¹. Or, ce Pomponius Lætus ou Sabinus n'est autre que Pierre de Calabre² dont Pléthon fait l'éloge dans sa réplique à Gennadius au sujet d'Aristote³. Il parle des relations qu'il avait eues en Italie avec ce savant (savant bien précoce, s'il fallait en croire ses biographes, qui le font naître en 1425, mais beaucoup trop tard⁴), et de la préférence donnée par ce dernier aux interprètes grecs d'Aristote sur les interprètes latins. Or, qui peut

persécuta et ne vint pas à bout de la détruire, lui reprochait d'être une réunion d'hérétiques et d'incrédules, où l'on affectait de ne porter que des noms païens, où l'on ne jurait plus que par Platon, etc. Le récit de ces persécutions est dans Platina, Vie de Paul II, pag. ccclvi et suiv. de l'édition de Lyon, 1512.

1. Sur les projets et les propos de Pomponius Lætus, tous les biographes sont d'accord : mais peut-être ont-ils adopté trop légèrement beaucoup d'anecdotes répandues à ce sujet ; voir Chauffepié, suppl. de Bayle, et les sources qu'il indique.

2. L'identité de Pierre de Calabre avec Pomponius Lætus ou Sabinus ne saurait être douteuse. Elle est reconnue par Thomas Blount, par Baillet, par Apostolo Zeno, et aujourd'hui par tous les savants. Ce bâtard de l'illustre maison de Sanseverini, né à Amendolara, dans la haute Calabre, s'obstina toujours, par une noble fierté, à refuser la reconnaissance tardive de sa famille naturelle. Il ne pouvait donc guère porter dans sa jeunesse que son nom de baptême et le nom de son pays. Les noms latins qu'il adopta plus tard tiennent en partie à la mode de son temps, en partie à ses opinions païennes : c'était ce qu'il appelait se débaptiser.

3. Le passage est à la page 56 de l'édition de M. W. Gass, pag. 295 de nos extraits : Τοῦτο μὲν γὰρ Πέτρος ὁ Καλαυρὸς κ. τ. λ.

4. Il n'aurait eu que treize ans à l'époque du concile ! Donnons-lui en vingt, pour qu'il ait pu causer science avec Pléthon.

douter que la conversation n'ait souvent été beaucoup plus loin, et n'ait abordé le sujet cher à Pléthon d'une réhabilitation du paganisme ? A ce compte, le maître de Pomponius Lætus pourrait être, jusqu'à un certain point, responsable de toutes les folies païennes des quinzième et seizième siècles¹. On ne peut du moins lui contester son influence sur le mouvement philosophique de son époque ; et dans ces fêtes où l'Académie de Florence brûlait sur les autels de Platon un encens profane, sinon sacrilège, elle aurait dû en réserver quelques grains pour le restaurateur de la doctrine du grand philosophe. Si Platon était le Dieu de la nouvelle religion, Pléthon en pouvait bien être le prophète. Mais si l'on n'en fit ni un Dieu ni un prophète, peu s'en fallut qu'on n'en fit un saint. Ses dépouilles mortelles, exhumées de la tombe où elles reposaient

1. Au commencement du seizième siècle, et à la veille de la réforme provoquée par tant d'abus, le cardinal Bembo, secrétaire de Léon X, ne comptait-il pas dans le sacré collège quatorze cardinaux païens ? Les goûts, sinon les opinions, du paganisme passèrent d'Italie dans le reste de l'Europe. Et de là, dans tous les ouvrages, à partir de la renaissance, l'abus de la mythologie mêlée à l'exposition de nos dogmes les plus saints, non-seulement dans les poèmes (Sannazar, le Mantuan, Vida, le Camoëns, etc.), mais encore au milieu de la prose la plus sévère. Nous en avons vu un singulier exemple dans une lettre de Bessarion, ci-dessus, p. LXXIII. Le style même de la chaire en fut infecté, et les prescriptions, d'ailleurs si sages, du V^e concile de Latran n'essayèrent pas d'attaquer ce mal. La peinture ne resta pas en arrière de la littérature, et peut-être avec plus d'excuse ; aussi conserva-t-elle plus longtemps ces habitudes profanes : témoins tous les plafonds de nos palais ; témoins ces mélanges de prélats en costume d'église et de divinités païennes dans les tableaux de Rubens. La mode de ces fades allégories a traversé trois siècles, et est venue expirer de nos jours, au commencement du dix-neuvième.

à Sparte, furent en 1475 transportées par un de ses admirateurs à Rimini, où elles dorment, probablement ignorées, sous les dalles de l'église Saint-François¹.

Nous ne reviendrons pas sur les attaques dirigées, en Grèce même, contre le paganisme de Pléthon, peu de temps après sa mort, par suite de la révélation de quelques parties de son grand ouvrage², ni des cla-

1. Sur l'exhumation des restes de Pléthon et sur leur translation dans l'église Saint-François à Rimini, par Sigismond-Pandolfe Malatesta, seigneur de cette ville, l'auteur à qui nous devons ce détail, Tiraboschi, tom. VI, éd. Modèn. pag. 354, en note, renvoie aux *Miscellanea* de Lucques, tom. V, pag. 120. Après bien des démarches pour nous procurer ce recueil, nous avons reconnu qu'il n'ajoutait rien au simple renseignement de Tiraboschi.

2. De ces attaques, la première en date est celle qui a pour titre : *Matthæi Camariotæ orationes duæ contra Plethonem de Fato*, imprimée en grec et en latin par Samuel Reimar, à Leyde, 1721, in-8°. Elle est partagée en deux discours, ou plutôt en deux diatribes pleines de fiel et de violence. Dès le commencement du premier discours on y traite Pléthon d'athée, *Ἠλήθων ὁ ἄθεος*, et un peu plus bas, *ἀθεώτατος*, de restaurateur des anciennes abominations du paganisme, *τὴν παλαιὰν Ἑλλήνων βδελυγμίαν ἀνακινῶν*, d'âme ouverte à tous les démons, *πονηρῶν δὲ πνευμάτων πεπληρωκῶς τὴν ψυχὴν*; et dans le second discours, pag. 218, on lui reproche d'avoir dans sa vieillesse caché sa doctrine par hypocrisie, vivant d'une vie de lièvre, *τὸ δὲ λεγόμενον, λαγῶ βίον ἔζη*, ne se révélant qu'à ses adeptes, *οἳσι ἀμηγέπη αὐτῷ ἐπλησίαζον*, mais gardant pour être publiés après sa mort des livres destinés à corrompre le genre humain, *ἵνα μηδὲ ἀποθανῶν γοῦν παύσαιτο τὸ τῶν ἀνθρώπων λυμᾶίνεσθαι γένος*. Et cependant Matthieu, homme très-pieux et même très-dévoit, à en juger par ses autres ouvrages, ne connaissait encore que le chapitre sur le Destin; il savait que le reste de l'ouvrage était gardé entre des mains sûres, celles du prince Démétrius, fort peu disposé à le laisser circuler dans le public, pag. 47 du premier discours. Qu'eût-il dit s'il eût connu tout ce que nous possédons de cet ouvrage? La seconde attaque, non moins virulente, est dans l'avant-dernier chapitre de la dissertation de George de Trébizonde, *Compar. Aristot. et Plat.*, dont nous avons déjà vu plusieurs passages

meurs en sens contraire auxquelles donna lieu la destruction de ce livre¹. Nous dirons aussi très-peu de chose des dissentiments qui, en Italie, continuèrent d'agiter la petite cour de Bessarion à propos de la guerre soulevée en faveur de Platon contre Aristote. Nous remarquerons seulement que les hommes les plus graves et les plus instruits de cette société, Gaza, Segondin, Andronic, se rangèrent du côté d'Aristote². Bessarion lui-même, quoique au fond dévoué à Platon, s'était fait contre ce dernier le défenseur d'Aristote sur quelques points de doctrine³. Mais sa prédilection éclata dans son immense diatribe contre George de Trébizonde, *adversus calumniatorem Platonis*⁴. Jusque-là il avait essayé de tenir la balance égale ; et nous avons un

fort injurieux à l'adresse de Pléthon, pag. xvi, not. 1, et pag. xix, not. 4, ouvrage rédigé, comme nous l'avons dit ailleurs, vers 1455, imprimé à Venise en 1523, in-8. Une autre diatribe, mais plus récente de près d'un demi-siècle, est celle de Manuel Holobulus, orateur de la grande église grecque (comme il s'intitule), contre le traité de Pléthon sur le Saint-Esprit, traité déjà réfuté par Gennadius, et qui ne méritait pas de l'être une seconde fois. Nous n'avons pas à Paris l'œuvre d'Holobulus, mais elle existe manuscrite dans plusieurs bibliothèques, et Allatius, *de Georgiis*, dans Fabricius, t. XII, pag. 98, en cite en latin un morceau assez considérable.

1. Nous publions une lamentation inédite sur ce sujet, parmi nos pièces justificatives, pag. 408.

2. Voir la dissertation déjà plusieurs fois citée de Boivin le jeune, Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. II, pag. 775.

3. Voir ci-dessus, pag. xxii, not. 1.

4. D'après ce que nous avons dit des attaques de George de Trébizonde contre Pléthon dans son livre sur la comparaison de Platon et d'Aristote, on peut s'étonner que Bessarion, dans les cinq livres de son grand ouvrage en réponse à celui de George, n'ait pas fait une seule allusion directe à son ancien maître et ami. Il le nomme une fois, au commencement du sixième livre, intitulé *de Natura et arte* : « Plethon Constantinopolitanus, vir nostra ætate

monument de son impartialité dans sa belle lettre à Michel Apostolius, qui s'était permis, croyant faire sa cour au cardinal, d'écrire trop légèrement contre Aristote¹. Ces discussions, souvent racontées avant nous², nous éloigneraient trop du Traité des Lois.

Quant aux débris de ce dernier ouvrage, dispersés, comme nous l'avons dit, dans les bibliothèques de l'Europe, ils y furent longtemps oubliés des savants. Le fragment le plus connu a toujours été le chapitre du Destin³, que l'auteur, à ce qu'il paraît, avait laissé trans-
« *opinionum Platonis æmulus atque defensor,* » et une autre fois, à la fin de ce même livre : « *Equidem si quid ex meo judicio in*
« *hanc quæstionem attuli, non Aristotelem damnans, non pro Ple-*
« *thone contendens id feci.* » Mais ce livre VI ne fait point partie intrinsèque de l'ouvrage, et lui est même antérieur. Le silence de Bessarion ne peut s'expliquer que par une discrétion facile à comprendre dans sa position officielle, après le bruit qu'avait dû faire la condamnation du Traité des Lois. Mais si dans l'ouvrage du cardinal le nom de Pléthon reste voilé, on n'en sent pas moins, à chaque instant, que l'avocat du philosophe d'Athènes est en même temps l'ami et le défenseur du philosophe de Sparte.

1. Cette lettre a été publiée par Boivin le jeune, en français, dans son mémoire déjà souvent cité, et en grec, avec une traduction latine, dans le tome III du même recueil académique, 1^{re} part., pag. 303 et suiv.

2. Outre un grand nombre d'histoires de la philosophie, de la littérature et de la renaissance, on peut consulter les savants grecs de cette dernière époque, les ouvrages spéciaux de Börner et de Humphr. Hody.

3. Ce morceau se trouve dans un très-grand nombre de manuscrits, à Vienne, à Munich, à Florence, à Naples, à Madrid, etc. Il y en a quatre à la seule bibliothèque de Paris : 1996, 2077, 2826 (Falc.) et 66 du suppl. Il a été édité par Samuel Reimar, à Leyde, en 1722, et d'après lui, par Gasp. Orelli, avec le traité d'Alexandre d'Aphrodise sur le Destin et d'autres opuscules sur le même sujet. Hardt l'a également publié, dans le tome V de son catalogue, d'après le ms. 490 du fonds d'Augshourg. Nous avons mis tous ces matériaux à profit dans notre édition. Nous ne croyons pas, au